

L'itinéraire de Dieu

(2e partie)

Régis Debray vient de publier *Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident* (Éditions Odile Jacob, 399 pages, octobre 2001, ISBN 2738110347, 28,93 Euro). Dans une première partie (voir forum n° 213), nous avons suivi l'itinéraire de Dieu à partir de la révélation du désert. L'Ancien Testament s'y dévoile comme la révélation du monothéisme. Yahweh, le Dieu des Pères a rassemblé le peuple élu à Jérusalem et autour du Temple. La mort et la Résurrection de l'homme Jésus ouvrent l'ère chrétienne, avec l'annonce d'un salut offert au libre choix de tout homme, sous le commandement de la charité. Cette tâche historique a suscité la naissance de l'Église, de sa hiérarchie et de son Magistère. L'élaboration discursive de la prédication a conduit à une systématisation dogmatique. Le Dieu Trinité est Dieu d'amour présent en Esprit, dans son Église. L'Incarnation dit la valeur de tout être humain, homme et femme.

Le livre, outil de la Réforme

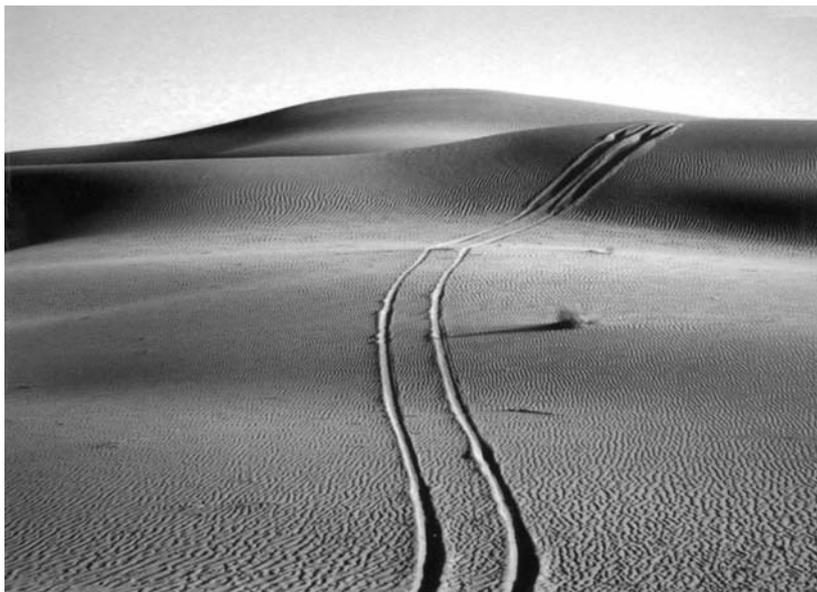
Luther placarde ses thèses en 1517, soixante-dix ans après l'invention de Gutenberg. Il est un homme d'édition, comme Calvin. En Allemagne, en Europe du Nord, pays où les villes importantes ont des éditeurs et des industriels du livre, la nouvelle foi est adoptée. La Bible est le livre de la Réforme. L'Europe du Sud typographiquement retardataire, est restée catholique. La méfiance envers le livre s'est traduite par l'établissement de l'index des livres prohibés, dont la Bible en

langue vernaculaire. La Bible polyglotte éditée à Anvers par Plantin contribuera à la naissance des études bibliques. À Paris, l'édition critique de la Bible établie par l'oratorien Richard Simon sera interdite. Bossuet porte la responsabilité de cette interdiction.

Des différences culturelles se sont établies. Pour le protestant, homme de famille, un temple dépouillé, avec un mobilier et un cérémoniel simple, la simplicité de l'annonce, de la fraction du pain ; pour le catholique adepte de la paroisse, l'église (baroque) avec ses couleurs liturgiques, les mosaïques, les peintures murales, les vitraux, les reliquaires et Pietàs. En Amérique, les ibéro-catholiques et les chrétiens issus des "Pilgrim Fathers" révèlent "deux rêves pour un même lit". La Déclaration américaine de 1776 fait endosser les droits fondamentaux des citoyens au Créateur qui fait don à ses enfants de ses libertés. Le fait de s'être placée d'emblée sous la protection de l'Éternel a permis de dresser un mur de séparation entre l'Église et l'État. "En conjuguant croyance et dissidence, esprit de religion et esprit de liberté". (Tocqueville)

Effacement de Dieu

L'élévation du Fils, Médiateur unique du salut, a placé le Père en retrait. Ce retrait est accentué avec les tentatives de construction d'un monde sans Dieu, comme dans la communion des saints profane d'Auguste Comte, ou encore dans la



révolution prolétarienne. Un Jésus démocratique, homme et frère, y apparaît, frère des humiliés. Les inventions modernes ne facilitent pas la présence de Dieu au monde. Avec la photo, l'image doit avoir un répondant dans la réalité sensible. De l'espace symbolique et invérifiable du signe, on a basculé dans l'espace pratique, et vérifiable, de l'information. Dans le cinéma, Dieu le Père est presque absent. Les films sur le Christ se situent dans le vif de la réalité et des préoccupations d'aujourd'hui. "Dût le dévot en frémir". L'art sacré a déjà, en son temps, suscité des cris d'orfraie.

Les concepts religieux suivent le sort des figures fondatrices. La notion de Père éternel a suivi la disqualification du père dans notre monde contemporain. Plus besoin de Créateur, si nous sommes tous devenus des Originaux, prêts pour le clonage. Cette évolution n'est pas d'aujourd'hui. L'homme n'est plus au centre du vivant, Dieu n'est plus au centre de nos préoccupations. Il est urgent de s'interroger sur la place encore laissée à Dieu dans le fait chrétien.

Chacun pour soi

Le parallélisme entre le technique et le symbolique, a-t-il fini le jour où le technique a été promu "la Technique"? La vie hectique contredit nos rituels, qui sont essentiellement des rythmes de vie? La mémoire qu'entretient le Livre, peut-elle survivre dans un monde où la mémoire virtuelle de nos ordinateurs double de capacité tous les deux ans? *Dieu, à quoi ça me sert?* Les églises sont vides, mais qu'en est-il des cabinets d'avocats, des bureaux des administrations, des tribunaux, des experts de toutes sortes d'assurances et de sécurité? Le principe de précaution et le bouc émissaire ont remplacé la Providence. Est-ce pour un mieux?

Notre monde moderne a changé le rapport au Livre de la Parole et à la Mémoire. Lire, écrire, c'est entrer par force dans des défilés à sens unique. Pour l'écriture électronique, rien n'est écrit d'avance et toute loi lettre morte. Quel sort l'après-livre va-t-il réserver aux religions du Livre? La Bible restera ce qu'elle est, pour une lecture qui ne l'est plus. Quelle sera, demain, la lecture du livre par les fidèles? L'être surnaturel peut-il survivre dans un milieu qui se caractérise par le primat de l'émotionnel sur le discursif, de l'instant sur les processus, de l'individu sur le groupe, de l'authentique sur le vrai, et des scandales sur les mystères?

L'avenir des religions

Dans notre société de marketing, que reste-t-il de foi dans un culte sans assemblée, sans lieu

de rencontre, sans le partage de la Parole et du Pain? L'événement fondateur - Révélation juédique, Incarnation chrétienne - avait quelque chose de clôturant que les rites ne pouvaient que répéter ou confirmer, et un projet de salut balisait le chemin. Notre part d'éternité se réalisait dans l'histoire. Les révolutions la savaient, qui véhiculaient "des idées chrétiennes devenues folles". Quand tout se met au présent, le temps et l'histoire sont évacués. On ne s'engage plus pour une cause, un projet, un lendemain. Le tourisme remplace les lieux saints des messianismes. D'une culture de l'accomplissement collectif et historique, nous sommes passés à une culture de l'épanouissement personnel. Et l'homme sans conviction peut se sentir quitte envers l'histoire.

Et les Églises dans tout cela? Un passage du doctrinal au charismatique, une transposition dans la pastorale du sacre de l'instant, le remplacement des vérités par des valeurs, la réduction de la Résurrection en vague allégorie, sauveront-ils la foi chrétienne? Il est permis d'en douter.

Verrons-nous émerger un divin en kits, modulable, atomisé, optionnel, susceptible de bricolages, collages et détournements. Comme à la télévision, chaque confession aura son canal, un parmi d'autres. Plus de fidèles, mais des adhérents, libres de faire leurs choix de consommation, achetant au gré du goût du moment ou du jour. Les Églises suivront-elles ce mouvement?

La tentation de l'Orient

En même temps, nous assistons à la rencontre avec les Dieux d'Extrême-Orient. Dieux apolitiques, statiques et contemplatifs. Avec eux recommence l'histoire sans histoire d'une espèce animale revenue à son étiage, la lutte pour la vie. La Nature prend le relais de l'Histoire. Les religions orientales remplacent l'Évangile. "Un Absolu indifférencié, étranger au temps, invitant à la non-dualité, transplanté dans un monde néo-cartésien où l'homme se réintègre à la longue chaîne du vivant et s'entoure, plus que jamais, à la ville, d'animaux de compagnie - se retrouve soudain plus "moderne" que nos Évangiles. Plus proche de ce symbolisme vert et doux dont la nostalgie nous fait souffrir Communier avec le cosmos, s'abîmer dans le tout, ne plus s'enfermer dans l'humain - ces formules végétariennes résonnent de mieux en mieux à l'Orient de notre âme, et cet Orient s'installe à domicile. C'est l'inversion des antipodes". Les nouvelles spiritualités venues d'Orient annonceraient-elles un retour au dieu cosmique dont les enfants d'Israël s'étaient délogés à grand-peine.

Le crépuscule de Dieu est accompagné par celui du monde de la lettre, avec la dyslexie du lire-

**La Déclaration
américaine de
1776 fait
endosser les
droits
fondamentaux
des citoyens au
Créateur qui fait
don à ses enfants
de ses libertés.**

écrire à l'école primaire, de l'écroulement de la langue au collège, de la filière Lettres dans les lycées, de la dérision organisée de l'enseignement philosophique en terminale. Les sciences positives ont – à juste titre - laissé en friche les zones vitales comme la mort, l'origine. Les réducteurs d'incertitude venus du néolithique refont surface. Victor Hugo consultait les spectres, et le Président Mitterand, les voyantes. "Avant la Raison, l'Unique déjà avait désenchanté le cosmos. Ses contrefaçons, ou ses métastases, pourraient bientôt nous faire regretter l'original".

L'Éternel de l'Éternel

L'autre postule-t-il l'Autre?

Le bouleversement culturel auquel nous assistons entraînera-t-il une nouvelle révolution du divin? Ou signera-t-il le constat final de la mort de Dieu? Pascal suggère une réponse négative: "L'homme passe infiniment l'homme". Édifier des personnalités collectives distinctes et durables nous ouvre-t-il à "quelque chose qui nous dépasse"? Le mystère de l'autre réclamerait-il l'Autre? "Inévitable serait alors la repousse mystique, dont rien ne permet de prévoir l'arrêt. Le progrès des connaissances et de l'outillage ne fera sans doute pas cesser la pulsion vitale des croyances, et des violences qui lui sont attachées".

Thomas d'Aquin écrit que "de Dieu il est plus facile de dire ce qu'il n'est pas que ce qu'il est". Les preuves rationnelles qu'il avait construites à contrecœur ne sont plus d'actualité. Mais les scientifiques reconnaissent que théorie et théologie reposent en dernière instance sur des postulats ou axiomes. L'Éternel fut le postulat des systèmes judéo-chrétiens. Et "la force de l'Absolu divin lui vient d'être relationnel. Il n'y a pas de Dieu en soi, mais toujours pour quelqu'un". Le monothéiste juif n'a pas besoin de fournir les preuves de l'existence de Dieu. Et le fait que l'idée de Dieu a une histoire, n'est pas la preuve qu'elle soit dépourvue de validité.

La croyance religieuse constitue un choix valable dans son ordre propre, qui est celui de la tendance de tout être à persister dans son être. C'est pourquoi l'innovation monothéiste a pu être sélectionnée et non rejetée par l'évolution de l'espèce. Il est permis d'imaginer que la proposition de synthèse a été acceptée et réexportée parce que ses effets se sont révélés bons pour la santé physique des communautés, comme des individus. Assez bons pour équilibrer à la longue les mauvais, et compenser les faux frais de l'adoption. "Et l'homme dit que l'Éternel soit, et l'homme vit que cela était bon. Et il Le garda par-dessus lui..."

L'archaïque futuriste

L'itinéraire de Dieu en Occident supporte une lecture en montée. Une ascension sans relâche part de El, divinité locale, pour aboutir au *monothéisme athée* d'aujourd'hui. Un processus d'industrialisation moral a eu lieu au sein des théologies. Chaque "dieu" s'est servi de son prédécesseur local comme marchepied pour aller plus haut, en extrayant ce qu'il y avait de plus exportable. Vers -500, une gerbe de mythes villageois se ficelle avec l'attrape-tout d'un Créateur universel. Vers 2000, l'Un originel, exporté entre-temps via de multiples dénominations jusqu'aux antipodes, fait retour à lui-même sous forme d'une conscience mondiale normalisée. Sans étiquette d'origine.

Ce credo planétarisé, en devenant le "catéchisme de l'honnête homme", devient plus superficiel. Mais "l'important est qu'il soit universel de fait". L'actuelle "mort de Dieu" serait la version noire d'un clonage en cours: "La conscience occidentale a relevé sur des organes vieillissants, les Églises instituées, un noyau de cellule monothéiste, l'a implanté dans l'ovocyte d'organismes flambants neufs, nos Directoires hémisphériques, Nations Unies (etc.), pour produire un tissu moral revigoré, génétiquement identique à l'ancien et greffable à tout le monde".

Ce mouvement vers une religion civile a été porté par la course constamment ascendante des "logistiques du sens", qui sont passées successivement par l'écriture, l'alphabet, l'imprimerie et, aujourd'hui, l'informatique. Il a suivi le plan de charge de la providence mnémotechnique: plus nombreux, moins cher et plus léger. L'homme d'aujourd'hui prend ainsi le globe en charge et étend "l'être ensemble" à la biosphère comme un seul tout. La transcendance, c'est l'évolution en acte, saint Thomas plus Darwin et Teilhard. Les se féliciteront à tout le moins d'être passés d'un Dieu niche, sur un marché très spécialisé, à un Dieu standard ou grand public.

Le remontant persistant

Deux messianismes ont réclamé la relève du religieux. La société sans classe avec son mythe d'une histoire sans géographie. L'histoire n'en a pas voulu. Le Marché sans credo ni langues, avec son mythe d'une économie sans culture a toujours cours. Les deux avaient en commun un nivellement des différences et un optimisme fondamental.

Un monde fruit du "pur échange de volontés éphémères", caractérisé par l'absence du symbolique et la fin des singularités, est-il possible? La société démocratique et managériale, où chacun pourrait vivre et penser à l'indicatif et non à

"Et l'homme dit que l'Éternel soit, et l'homme vit que cela était bon. Et il Le garda par-dessus lui..."

l'optatif ou au subjonctif, est-elle advenue? Dans laquelle le gouvernement des hommes serait bientôt remplacé par l'administration des choses et qui revit dans la formule de l'institution-zéro. Avec l'École, la Justice, l'Armée, la République, l'Euroland réduits à des rouages fonctionnalistes, sans majuscule ni accéditant extérieur. Cet avènement démocratique est-il possible sans l'entrée en jeu d'une transcendance?

"Une civilisation répugne généralement à adopter un bien culturel qui mette en question une de ses structures profondes" (Braudel, *Grammaire des civilisations*, 1987) Les nouveaux outils cognitifs permettent une formidable expansion du savoir. Mais on n'a pas l'impression que les communautés de mémoire et de projet qui se frottent, d'est en ouest, pour une prééminence, une langue, une norme ou un bout de terrain, soient prêtes à s'effacer, sous l'effet d'un plus haut niveau d'éducation et de consommation. L'échec d'une religion de l'Humanité une et indivisible telle que la prévoyait Auguste Comte témoigne que "on ne se débarrasse pas d'un trait de plume philosophique du lien entre le *remontant* et le *persistant*." Les "religions horizontales" font penser au légendaire baron de Munchhausen.

Le mythe, récit fondateur

"Nous voici ramenés aux mythes fondateurs. Ils ne risquent pas d'être un jour détrônés par la science, parce qu'ils cachent et dévoilent une vérité, une compréhension de la société et de nous-mêmes. Ils révèlent des figures universelles. Ces récits ont déguisé une mémoire en mythe, qui en retour propose quelque lumière sur l'histoire effective. Les figures d'Adam, de Caïn, de Joseph, de Prométhée, d'Oedipe, d'Ulysse, d'Hermès, parlent à travers les siècles. Ils préfigurent, comme en pointillé, une représentation plus articulée du drame existentiel. Qui n'a pas attendu l'arrivée des sciences humaines pour s'exprimer dans un foisonnement de légendes. Il en est du mythe comme des langues. Le fait qu'il y en ait une multitude et aucune langue universelle, ne prive pas nos milliers d'idiomes de signification, ni de leur aptitude à ordonner le fouillis commun".

Les mythes du monde judéo-chrétien peuvent se lire comme une amorce d'anthropologie encore à l'état sauvage, à la fois quintessenciée et dramatisée. Ne les opposons pas aux procédés d'analyse logique, certes plus rigoureux, mais moins évocateurs. La *Révélation* dit le profane à sa façon. Elle s'arrête d'expliquer l'illogique et face à l'incompréhensible demande de croire. Ce n'est pas peu, si l'Ancien Testament, les Évangiles, les Apocalypses nous révèlent "une surnature intervenant dans l'histoire à chaque moment difficile, Égypte,

Babylone, Golgotha, pour redresser *in extremis* le cours bien compromis des événements. En ces temps bénis, Dieu offrait à humanité une garantie de *bonne fin* ..."

L'incomplétude et l'effet placebo

Le Dieu mort ressurgit régulièrement, parce que les hommes ne s'en tirent pas tout seuls. D'où, pour Debray, l'hypothèse d'un principe d'*incomplétude* constitutif de tous les rassemblements humains. Un automatisme inconscient unit la clôture d'un territoire - idéal ou spatial ou les deux ensemble - et son ouverture à un point exogène de cohésion. La référence externe crée la cohésion interne. Tout collectif "supposerait la mise en rapport (des) membres avec une donnée jamais donnée dans l'expérience, objet d'un acte de foi, déposé en un mythe". Ce point d'accroche, chaque ensemble a le sien, qui est *sacré*, interdit de manipulation technique ou critique. Toute "ce qui l'empêche de se disloquer dans le n'importe quoi." La transcendance apparaît alors comme l'indice et l'instrument d'un vouloir-vivre

**Le Dieu mort
ressurgit
régulièrement,
parce que
les hommes
ne s'en tirent
pas tout seuls.**

Croire, c'est plus qu'un état d'esprit. C'est une disposition à agir qui se réfère à des actions en cours ou en projet. C'est nouer un dire à un faire.

qui s'ignore. Ses formes multiples "traduisent toutes une contrainte a priori de viabilité communautaire".

L'inconscient des collectifs que nous appelons les "religions", agirait-il à la manière du placebo ? Dieu peut être la figure superlative, comme il peut être prête-nom. Et la "religion" peut être la forme archétypique, ou servir une configuration, où la relation entre les places importe plus que la nature des contenus. Notre société sécularisée a gardé ses Grands Prêtres, porteurs et garants des légitimités ultimes et les tartempions par eux édifiés.

Dispositifs variables, disposition invariante

L'hypothèse d'incomplétude explique la création et la survie des fables fondatrices. Elle fait de "l'illusion subjective l'indispensable corrélat d'une cohésion collective." Processus inaliénable, voire salutaire, elle existe sous des formes modulables selon les ethnies, les générations techniques et les classes sociales, et dépassant l'orbite des religions révélées.

Alors que "l'homme qui sait" rejette les théories scientifiques du passé, "l'homme qui croit" ne se sent pas dépaycé dans son dialogue avec les croyants des siècles passés. Croire, c'est plus qu'un état d'esprit. C'est une disposition à agir qui se réfère à des actions en cours ou en projet. C'est nouer un dire à un faire, en signifiant que je m'engage par un acte de langage à agir pour cette chose. Je prends un risque vital. Je m'ouvre à un autre et à un avenir. Je fais crédit, et ce faisant, mon expectative renforce les liens de solidarité à l'intérieur de mon groupe d'appartenance: "Croire crée un réseau de dettes et de droits entre les membres en groupe. Il garantit une sacralité fondée sur une durée" (Michel de Certeau dans *Une pratique sociale de la différence, Croire*) La question du croire noue la question du temps à celle de l'autre. Et inscrit dans la durée la relation avec le prochain, dans l'attente partagée des temps nouveaux. Nous mutualisons l'expectative.

Notre société présente ne donne pas les mêmes chances à la durée et à la socialité. Elle boude les temps différés, qui sont ceux de la croyance et de l'espoir, parce qu'elle donne à chacun les clefs de l'immédiateté et du direct. C'est pourquoi "elle

prédispose aussi peu à l'engagement politique qu'aux pratiques religieuses, deux formes d'attentes collectives qui ont en commun de tirer des créances sur l'avenir par refus de l'actuel".

D'où vient le besoin de croire ? Les philosophes discutent depuis vingt-cinq siècles sur cet ennemi irréductible au "penser" et au "savoir". Le Diable et le Bon Dieu s'en fichent, qui ont à voir avec la vie et non avec l'intelligence. Hippocrate gagnera toujours contre Socrate. À l'Aréopage, Paul parle du dieu inconnu. S'il avait regardé de près, il aurait vu que la statue de ce dieu avait un socle solide et une tête en argile, que remplaçaient les services municipaux, de loin en loin, l'identité de l'idole étant jugée par les sages assez indifférente. Seul le piédestal était fait pour rester.

Post-scriptum

"Excusez du peu. Ma biographie finalement valait mieux que ma définition ; Je restais en deçà de mon avenir avec mon trop fameux "Je suis Celui qui suis". J'aurais dû dire à Moïse : Celui qui meurs et deviens. Je suis l'être dont l'essence est de jouer à cache-cache, de vous voiler ma face et de revenir dans votre dos, pour vous surprendre. Millénaire après millénaire. Au fond, j'étais la poésie même : un mythe qui dit la vérité. Et la vérité, c'est que vous ne pouvez vous passer d'un poème, d'un songe collectif, d'une étincelle d'ailleurs, si vous voulez vivre et pas seulement subsister. Vous êtes trop peu pour y parvenir tout seuls. Oubliez les nombres. Vous pourrez être cinq, dix milliards sur cette terre, sans combler votre insuffisance d'être. Vous resterez en manque. J'ai suggéré que c'était de votre faute, avec l'histoire du péché originel, pour faire image et vous culpabiliser en passant. C'était, sachez-le, façon de parler. Trouvez-en d'autres si cela vous chante, mais, à la verticale, vous n'échapperez pas. On se retrouvera. Moi ou un autre... Adieu "

René Vesque

Bertels Abbas, Delineavit, 1544 - 1607

